

1. En cette vie même la vertu n'est autre chose que d'aimer ce qu'on doit aimer; le choisir, c'est de la prudence; ne s'en laisser détourner par aucune peine, c'est de la force; par aucune séduction, c'est de la tempérance; par aucun orgueil, c'est de la justice. Mais que devons-nous choisir pour notre principal amour si ce n'est ce que nous trouvons de meilleur que toutes choses? Cet objet de notre amour, c'est Dieu : lui préférer ou lui comparer quelque chose, c'est ne pas savoir nous aimer nous-mêmes. Car nous faisons d'autant plus notre bien que nous allons davantage vers lui que rien n'égale ; nous y allons non pas en marchant, mais en aimant; et il nous sera d'autant plus présent que notre amour pour lui sera plus pur, car il ne s'étend ni ne s'enferme dans aucun espace. Ce ne sont donc point nos pas, mais nos mœurs qui nous mènent à lui qui est présent partout et tout entier partout. Nos mœurs ne se jugent pas d'après ce qui fait l'objet de nos connaissances, mais l'objet de notre amour : ce sont les bons ou les mauvais amours qui font les bonnes ou les mauvaises mœurs. Ainsi, par notre dépravation, nous restons loin de Dieu qui est la rectitude éternelle; et nous nous corrigeons en aimant ce qui est droit, afin qu'ainsi redressés, nous puissions nous unir à Lui (*Lettre 155, 4.13*).

2. Ainsi donc, mes frères, recherchez la charité, ce bien si doux et si salutaire, la charité sans laquelle le riche est pauvre, et avec laquelle le pauvre est riche. Elle nous aide à supporter l'adversité, à nous modérer dans la prospérité; à être courageux sous le poids des douleurs, à être gais en faisant les bonnes oeuvres; elle met en sûreté dans la tentation, se montre généreuse pour donner l'hospitalité ; heureuse au milieu des vrais frères, elle est patiente au milieu des faux frères; avec Abel elle offre des sacrifices agréables, elle est avec Noé en sûreté pendant le déluge, fidèle avec Abraham au milieu des voyages, douce avec Moïse au milieu des injures, clémente avec David au sein des afflictions ; avec les trois jeunes Hébreux elle attend en conservant l'innocence des feux inoffensifs; avec les Machabées elle endure avec courage des feux dévorants ; chaste avec Susanne dans le mariage, après le mariage avec Anne, avec Marie elle ne connaît pas d'époux; avec Paul elle accuse librement, avec Pierre elle obéit humblement; bienfaisante envers les chrétiens en les portant à confesser leurs fautes, elle est dans le Christ toute divine pour les pardonner. Mais quel éloge plus grand et plus pompeux faire de la charité, que celui qu'inspire à l'Apôtre le Seigneur même, lorsqu'il veut nous montrer cette voie suréminente et qu'il s'écrie : « Quand je parlerais les langues des anges et des hommes, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnante et une cymbale retentissante. Quand je connaîtrais toute les prophéties, que je saurais tous les mystères, que je posséderais toutes les sciences que j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais tous mes biens et que je distribuerais aux pauvres tout ce que je possède, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. La charité est magnanime ; la charité est bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle ne fait pas le mal, ne s'enfle point, ne se dégrade point, ne cherche point ses propres intérêts, ne s'irrite point, ne pense pas le mal, elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle applaudit à la vérité; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout ; la charité ne finira jamais (1) ». Que n'est-elle pas ? Elle est l'âme des Ecritures, la vertu qu'inspirent les prophéties, le salut que donnent les sacrements, l'appui de la science, le fruit de la foi, la richesse du pauvre, la vie des mourants. Qu'y a-t-il de plus magnanime que de mourir pour des impies, de si généreux que d'aimer ses ennemis? Seule, la charité ne souffre pas de la prospérité

d'autrui, parce qu'elle n'est pas envieuse ; seule, elle ne s'élève point par suite de sa prospérité, parce qu'elle n'est point orgueilleuse; seule encore elle n'est point déchirée par les remords de la conscience, parce qu'elle ne fait pas le mal. Tranquille au milieu des opprobres, elle fait le bien en face de la haine ; calme quand elle est entourée de colères, elle est inoffensive quand on lui tend des pièges; elle gémit à la vue de l'iniquité, elle respire à la vue de la vérité. Qu'y a-t-il de plus fort qu'elle, non pas pour renvoyer les injures, mais pour les dédaigner? Qu'y a-t-il de plus fidèle, non en vue de la vanité, mais en vue de l'éternité? Si elle souffre tout dans la vie présente, c'est qu'elle croit tout de la vie future ; si elle endure tout ce qui lui arrive ici, c'est qu'elle espère tout ce qui lui est promis ailleurs : c'est donc avec raison qu'elle ne finira jamais. Ainsi appliquez-vous à la charité, et saintement occupés d'elle, produisez des fruits de justice. Du reste faites reluire dans votre conduite tout ce que vous verrez que je n'ai pu dire à sa louange ; car le discours d'un vieillard doit être non-seulement grave, mais encore court. (*Sermon CCCL, De la charité*).

3. TRAITÉS SUR L'ÉPÎTRE DE SAINT JEAN AUX PARTHES.

HUITIÈME TRAITÉ.

LA CHARITÉ N'EST NI ORGUEILLEUSE NI VINDICATIVE.

Nous ne pouvons pas toujours nous livrer aux mêmes occupations, mais nos oeuvres doivent sans cesse s'inspirer de l'humilité qui est le fondement de la charité et des sentiments de la charité elle-même. La charité ne sait être ni orgueilleuse, ni jalouse; elle se souvient que si Dieu a élevé l'homme au-dessus des êtres privés de raison, il ne l'a pas constitué le supérieur de ses semblables, ni, à plus forte raison, du Tout-Puissant : aussi, quand elle fait le bien, elle ne cherche pas plus à s'élever qu'à dérober aux regards les bonnes oeuvres par lesquelles elle peut travailler à la gloire de Dieu et édifier le prochain. La charité ne sait pas non plus faire de distinction entre les amis et les ennemis; car, sans faire attention à leurs travers, elle les aime comme les créatures de Dieu, comme des hommes qui peuvent hériter du ciel ; elle supporte donc ses ennemis avec patience et leur rend le bien pour le mal, se souvenant que Dieu est amour, qu'il nous a pardonné à nous-mêmes, et qu'il nous a donné son Esprit comme gage du bonheur du ciel.

1. En paroles, la charité est chose bien douce ; en pratique, elle est chose plus douce encore. Nous ne pouvons pas en parler sans cesse; car nous travaillons beaucoup; la multiplicité de nos occupations se partage notre attention, en sorte qu'il n'est pas loisible à notre langue de toujours parler de la charité; elle ne saurait pourtant mieux faire. Mais s'il nous est impossible de nous en entretenir sans relâche, nous pouvons, du moins, la conserver toujours dans nos coeurs. Ainsi, nous chantons maintenant l'Alleluia, mais sommes-nous à même de le chanter perpétuellement? C'est à peine si nous le chantons, je ne dirai pas, pendant toute la durée d'une fleurée, mais même pendant la moindre petite partie d'une seule heure; puis, nous vaquons à autre chose. Alleluia, vous le savez, signifie : Louez Dieu. Louer

Dieu verbalement, sans interruption, c'est impossible ; mais on peut le louer toujours par une conduite régulière. Les oeuvres de miséricorde. les affectueux sentiments de la charité, une piété sainte, une chasteté à l'abri de toute souillure , une sobriété pleine de modestie sont à pratiquer toujours; que nous soyons sur la place publique ou dans notre maison, sous les regards de nos semblables ou dans le secret de nos demeures, que nous parlions ou que nous gardions le silence, que nous agissions ou que nous nous tenions en repos, nous ne devons jamais négliger de faire ces actes de vertu que je viens d'énumérer, parce qu'ils n'exigent pas d'autres efforts que ceux de l'âme. Toutefois, pourrait-on nommer tous ces actes intérieurs? Ils forment comme une armée, l'armée du prince qui habite en ton âme , au fonds de ton coeur. De même qu'un prince occupe ses soldats à ce qui lui plaît; ainsi, quand NotreSeigneur Jésus-Christ commence à demeurer par la foi dans notre homme intérieur (1), c'est-à-dire dans notre âme, il emploie toutes ces vertus comme des ministres soumis à ses ordres. Ces vertus ne peuvent se voir des yeux du corps, et, cependant, il suffit de les nommer pour en faire l'éloge ; mais on ne les louerait pas sans les aimer, et, sans les voir, on ne les aimerait pas; et puisqu'on ne peut les aimer si on ne les voit, on les voit donc avec d'autres yeux, c'est-à-dire avec les

1. Ephés. III, 17.

217

yeux intérieurs de l'âme. Ces vertus invisibles communiquent aux membres du corps un mouvement visible; sous leur influence, les pieds marchent; pour où aller? Là où les conduira la bonne volonté, qui se trouve au service du bon prince. Les mains travaillent, mais que font-elles? Ce que commande la charité, intérieurement inspirée par l'Esprit-Saint. On voit agir les membres, sans voir le moteur caché qui leur commande de remuer. Qui est-ce qui les pousse à agir? Il n'y a guère, pour le savoir, que celui qui commande, et, intérieurement, celui qui reçoit les ordres.

2. Voilà, mes frères, ce que vous venez d'apprendre, au moment où l'on vous donnait lecture de l'Evangile ; vous le savez certainement, si vous avez prêté à cette lecture, non-seulement l'oreille de votre corps, mais aussi celle de votre coeur. Que dit le Sauveur? « Prenez garde de faire vos bonnes oeuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voient (1) ». A-t-il voulu dire que tout ce que nous faisons de bon, nous devons le dérober aux regards des hommes, et craindre qu'on le voie? Si tu redoutes d'avoir des témoins, tu n'auras pas d'imitateurs; il faut donc qu'on t'aperçoive; mais ce n'est pas dans le dessein de te faire voir, que tu dois agir. Ni le motif, ni le but de ta joie ne doivent être d'avoir été aperçu, d'avoir reçu des éloges, comme si tes bonnes actions ne devaient pas avoir d'autre résultat. Tout cela n'est rien. Méprise les louanges qu'on te donne ; qu'en toi soit loué celui qui se sert de toi pour agir. Quand tu fais le bien, ne travaille donc point pour ta propre gloire, mais pour la gloire de Celui qui te donne la grâce de bien faire. De ton chef vient le pouvoir de mal agir; de Dieu vient celui de bien faire. Les méchants considèrent les choses d'une tout autre façon ; voyez comme ils raisonnent à rebours. Ce qu'ils font de bien, ils prétendent se l'attribuer; s'ils font mal, c'est à Dieu qu'ils s'en prennent. Retourne ce je ne sais quoi de tordu et de fait à contre-sens; cette manière de procéder, mets-lui en quelque sorte la tête en bas ; ce qui est en haut, fais-le descendre; ce qui est en bas, place-le en haut. Veux-tu placer Dieu au dernier échelon, pour te placer au premier? Au lieu de t'élever, tu tombes à terre, car Dieu est toujours au dessus. Eh quoi ! serais-tu donc

1. Matth. VI, 1.

bien, tandis que Dieu serait mal? Si tu veux parler plus vrai, dis plutôt : Je suis mal, Dieu est bien ; et ce que je suis en bien vient de lui, parce que tout ce que je fais de moi-même est mal. Cet aveu affermit le coeur; il constitue le fondement de la charité. En effet, si c'est pour nous un devoir de cacher le bien que nous faisons, afin que personne ne s'en aperçoive, que deviendra la leçon faite par le Sauveur dans son discours sur la montagne? Un peu avant de nous recommander l'humilité dans les bonnes œuvres, il a dit : « Que vos bonnes oeuvres paraissent aux regards des hommes ». Il ne s'est pas arrêté là; il n'a pas terminé là sa recommandation, car il a ajouté : « Afin qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux (1) ». Que dit aussi l'Apôtre : « Les églises de Judée, qui sont dans le Christ, ne me connaissaient pas de figure; seulement, elles entendaient dire : « Celui qui nous persécutait jadis, prêche maintenant la foi qu'il cherchait précédemment à détruire; et, en moi, elles glorifiaient Dieu (2) ». Il avait cette belle réputation. Voyez, néanmoins, comment il l'a fait tourner, non point à sa propre gloire, mais à la gloire de Dieu. Autant que cela dépend de lui, ce destructeur de l'Eglise, ce persécuteur jaloux et méchant avoue lui-même ce qu'il a été ; ne lui jetons pas la pierre. Paul aime à nous entendre rappeler ses fautes, afin que celui qui a guéri de telles faiblesses, soit glorifié; car la main du médecin a sondé la profondeur de ses plaies et les a cicatrisées. La voix de Dieu, descendue des cieux, a jeté par terre un persécuteur et fait lever un prédicateur; elle a tué Saul, et communiqué la vie à Paul (3). Saül avait persécuté un saint homme (4). De là le nom que portait Saul, quand il persécutait les Chrétiens. Plus tard, de Saul il est devenu Paul (5). Que veut dire le mot Paul? Petit. Quand c'était Saul, c'était un homme superbe, bouffi d'orgueil; quand ce fut Paul, ce fut un homme humble, petit. Aussi, quand nous disons : Je vous verrai bientôt après, *paulo post*, c'est comme s'il y avait *post modicum*, après un *petit* intervalle. Que Paul soit devenu *petit*, en voici la preuve : « Car je suis le moindre des Apôtres (6) » ; il dit encore ailleurs : « Moi, le plus petit d'entre les saints (7) ». Ainsi était-

1. Matth. V, 16.— 2. Galat. I, 22-24.— 3. Act. IX.— 4. I Rois, XIX.— 5. Act. XIII, 9.— 6. I Cor. XV, 9.— 7. Ephés. III, 8.

218

il, parmi les Apôtres, comme l'extrémité basse de la robe. Mais pareille à la femme qu'affligeait une perte de sang, l'Eglise des Gentils le toucha et fut guérie (1).

3. Aussi, mes frères, je vous l'ai dit, je le répète, et si je le pouvais, je le redirais sans cesse : Occupez-vous, et que vos oeuvres soient, tantôt d'une nature, tantôt d'une autre, selon le temps, les heures et les jours. Est-il possible de toujours parler? de toujours se taire ? de toujours réparer ses forces ? de toujours jeûner? de toujours donner du pain aux malheureux? de toujours vêtir ceux qui sont nus? de toujours visiter les malades? de toujours rétablir l'accord entre les dissidents ? de toujours ensevelir les morts? A ce moment-ci, une occupation ; à ce moment-là, une autre. Nos actions commencent et finissent; mais le maître, qui les inspire, ne commence ni ne doit cesser d'agir. La charité ne doit pas avoir en vous d'intermittence : les oeuvres qui en découlent doivent se montrer au moment opportun : donc, comme il est écrit, « que la charité fraternelle demeure toujours en vous (2) ».

4. Il en est peut-être parmi vous pour s'étonner de ce que, depuis le premier mot de l'épître que nous vous expliquons, le bienheureux Jean ne nous a rien recommandé aussi

expressément que la charité fraternelle. Il dit : « Celui qui aime son frère (3) » ; et encore : « Un commandement nous a été donné, c'est de nous aimer les uns les autres (4) ». Continuellement il nous a parlé de la charité fraternelle : pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire, pour cet amour que nous devons avoir pour Dieu, il n'en a point parlé aussi souvent; et cependant il n'a, pas tout à fait gardé le silence à son égard. Quant à l'amour des ennemis, il n'y a, à vrai dire, fait presque aucune allusion dans le cours de cette épître. En nous prêchant, en nous recommandant vivement la charité, il ne nous dit pas d'aimer nos ennemis, mais il nous dit d'aimer nos frères. Lorsque, tout à l'heure, on nous a lu l'Evangile, nous avons entendu ces paroles : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi (5) ». Pourquoi donc l'apôtre Jean attache-t-il à la charité fraternelle une si grande importance, qu'il nous la

1. Matth. IX, 20-22.— 2. Hébr. XIII, 1.— 3. I Jean, II, 10.— 4. Id. III, 23.— 5. Matth. V, 46.

recommande comme un moyen d'être parfaits, tandis que, d'après le Sauveur, il ne suffit pas d'aimer ses frères, mais qu'il faut pousser la charité au point d'aimer même ses ennemis? Celui qui va jusqu'à aimer ses ennemis, ne néglige point d'aimer ses frères. Il en est d'elle comme du feu : il lui faut d'abord s'attaquer aux objets les plus rapprochés, pour de là s'étendre jusqu'aux plus éloignés. Ton frère est plus proche de toi que je ne sais quel homme. A son tour, cet homme que tu ne connaissais pas encore, et qui ne nourrit contre toi aucune animosité, est plus rapproché de toi qu'un ennemi qui joint l'action à ses mauvais sentiments. Etends ta charité jusqu'aux plus proches, mais ne dis pas que tu l'as étendue; car aimer ceux qui te touchent, c'est aimer non loin de toi; étends la jusqu'à ceux que tu ne connais pas et qui ne t'ont fait aucun mal : va même plus loin qu'eux, pousse la charité jusqu'à aimer tes ennemis : sans aucun doute, Dieu le commande. Mais pourquoi n'a-t-il point parlé de l'amour des ennemis ?

5. Toute charité, même celle qu'on nomme charnelle, et qui est, à vrai dire, non pas la charité, mais bien plutôt, l'amour (car le mot charité se dit d'ordinaire dans les meilleures occasions ; on l'emploie pour signifier les plus nobles sentiments) , toute charité, mes très-chers frères, présuppose un certain bon vouloir pour ceux que l'on aime. Le Sauveur s'était lui-même servi du mot aimer, quand il a dit : « Pierre, m'aimes-tu (1)? » Nous ne devons pas chérir, nous ne pouvons pas chérir ou aimer les hommes de toute manière, nous ne devons pas les aimer dans le sens qu'attachent à ce mot les viveurs lorsque nous les entendons dire : J'aime les grives. Tu demandes pourquoi ? Parce qu'ils veulent les tuer et les manger. Ces gens-là disent qu'ils aiment les grives, mais c'est pour les anéantir, c'est pour qu'il n'en soit plus question; et tout ce que nous aimons dans le dessein de le manger, nous l'aimons pour en faire la fin et réparer nos forces. Devons-nous aimer les hommes, comme s'ils étaient réservés à nous nourrir? Mais il y a une amitié de bienveillance qui nous porte parfois à rendre service à ceux que nous aimons. Qu'en sera-t-il, si nous ne pouvons leur être utiles ? Alors notre amitié se bornera à être

1. Jean, XXI, 17.

219

bienveillante. Car nous ne devons pas désirer qu'il y ait des malheureux, pour avoir l'occasion de faire des oeuvres de miséricorde. Tu donnes du pain à celui qui a faim ; mais il vaudrait mieux que personne n'eût faim, et que tu ne fusses généreux à l'égard de personne. Tu donnes des vêtements à celui qui est nu ; plaise à Dieu que tous soient vêtus et qu'aucun ne se trouve dans la nécessité à cet égard ! Tu ensevelis les morts; si seulement commençait bientôt cette

vie bienheureuse ait sein de laquelle personne ne mourra ! Tu rétablis la concorde parmi des dissidents ; ah, que bientôt encore vienne cette paix de la Jérusalem éternelle, qui ne sera troublée par aucune discorde ! Tous les bons offices sont nécessités par le besoin d'autrui. Fais disparaître les malheureux, à l'instant même cesseront les oeuvres de miséricorde. Les oeuvres de miséricorde cesseront, mais le feu de la charité s'éteindra-t-il ? Tu aimes, de meilleur coeur, l'homme heureux à qui tu n'as à rendre aucun service ; en ce cas, ton amitié est plus pure et beaucoup plus sincère. De fait, si tu viens en aide à un malheureux, peut-être désires-tu t'élever au-dessus de lui ; peut-être veux-tu voir au-dessous de toi celui qui est la cause du bien que tu as fait. Cet homme s'est trouvé dans le besoin ; tu as subvenu à ses nécessités : parce que tu l'as aidé, il te semble être plus grand que celui à qui tu as rendu service. Désire l'avoir pour égal, afin que tous deux vous soyez soumis à Celui-là seul qui n'a besoin de rien.

6. En cela, l'âme orgueilleuse a dépassé les bornes, et s'est en quelque sorte montrée avare ; car « l'avarice est la racine de tous les maux (1) ». Il est dit encore : « Le commencement de tout péché est l'orgueil (2) ». Nous cherchons parfois à savoir comment peuvent s'accorder ces deux passages : « L'avarice est la racine de tous les maux » ; et : « Le commencement de tout péché est l'orgueil ». Si l'orgueil est le commencement de tout péché, il est évidemment la racine de tous les maux. Sans aucun doute, la racine de tous les maux est l'avarice ; l'avarice se trouve aussi dans l'orgueil, car l'homme avare excède les bornes. Qu'est-ce qu'être avare ? S'avancer plus loin qu'il ne faut : l'orgueil a fait tomber Adam : « L'orgueil », dit le Sage, « est le commencement de tous les maux ». Est-ce

1. Tim. VI, 10.— 2. Eccli. X, 15.

l'avarice ? Quoi de plus avare que celui à qui Dieu n'a pu suffire ? Aussi, mes frères, nous lisons la manière dont l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Qu'est-ce que Dieu a dit de lui ? « Qu'il ait l'autorité sur les poissons de la mer, sur les « oiseaux du ciel et sur les animaux qui se « meuvent sur la terre (1) ». Dieu a-t-il ajouté Qu'il ait autorité sur les hommes ? « Qu'il ait autorité », par là, il lui a donné l'empire naturel. A l'égard de quels êtres ? « Des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des animaux qui se meuvent sur la terre ». Pourquoi cette puissance de l'homme, à l'égard de tous ces animaux, est-elle naturelle ? Parce que l'homme la puise dans ce fait qu'il a été créé à l'image de Dieu. En quoi a-t-il été créé à l'image de Dieu ? Dans son intelligence, dans son esprit, comme homme intérieur. En tant qu'il comprend la vérité, il distingue entre la justice et l'injustice, il sait par qui il a été créé ; il peut se faire une idée de, son Créateur et l'adorer. Quiconque est doué de prudence, possède aussi cette science. Aussi, comme beaucoup détruisent en eux l'image de Dieu par leurs passions mauvaises, et, à force d'immortalité éteignent cette sorte de flamme intelligente, l'Écriture leur crie « Ne devenez point pareils au cheval et au mulet, qui manquent d'intelligence (2) ». C'est dire, en d'autres termes : Je t'ai placé au-dessus du cheval et du mulet ; je t'ai fait à mors image ; je t'ai donné l'autorité sur les animaux. Pourquoi ? Parce que les bêtes ne sont pas pourvues d'une âme raisonnable ; mais, comme tu en es doué, tu saisis la vérité, tu comprends ce qui est au-dessus de toi : sois donc soumis à celui qui est au-dessus de toi, et que les êtres, à la tête desquels tu as été placé, t'obéissent : Toutefois, l'homme ayant, par le péché, abandonné celui sous la dépendance de qui il devait vivre, il dépend de ceux qu'il devait dominer.

7. Remarquez que je dis : Dieu, l'homme, les animaux : par exemple, au-dessus de toi, Dieu ; les animaux au dessous. Reconnais l'autorité de Celui qui est au-dessus de toi, et ceux qui se trouvent au dessous, reconnaîtront la tienne. Aussi, Daniel ayant reconnu que Dieu était

au-dessus de lui, fut reconnu par les lions, comme étant au-dessus d'eux (3). Mais si tu ne reconnais pas ton Maître;

1. Gen. I, 26.— 2. Ps. XXXI, 9.— 3. Dan. VI, 22.

220

si tu méprises ton supérieur, tu te mets, par là même, sous les pieds de ton inférieur. Aussi, qu'est-ce qui a dompté l'orgueil des Egyptiens ? Des grenouilles et des mouches (1). Pour cela, Dieu aurait pu employer des lions: mais un lion ne doit servir qu'à épouvanter des grands hommes. Autant l'orgueil les avait rendus superbes, autant furent méprisables et abjects les êtres destinés à casser leur mauvaise tête. Mais les lions ont reconnu Daniel, parce qu'il était soumis à Dieu. Eh quoi ! n'étaient-ils pas soumis à Dieu, les martyrs qui ont combattu avec les bêtes, et qui ont été déchirés par les animaux féroces ? Les trois compagnons de Daniel étaient-ils donc des serviteurs de Dieu, et les Macchabées ne l'étaient-ils pas ? Le feu aurait-il reconnu ces trois hommes pour des serviteurs de Dieu, puisqu'il ne les a pas consumés, puisqu'il n'a pas même touché leurs vêtements (2) ? N'aurait-il pas reconnu, comme tels, les Macchabées (3) ? Mes frères, il a reconnu les Macchabées et les hommes de la fournaise. Mais il fallait que, avec la permission de Dieu, les Macchabées fussent éprouvés ; car Dieu a dit dans l'Écriture : « Il frappe de verges tous ceux à qu'il reçoit parmi ses enfants (4) » . Pensez-vous, mes frères, que le fer aurait traversé les entrailles du Sauveur, pour venir ensuite se fixer dans le bois de sa croix, s'il ne l'avait permis ? Est-ce que sa créature ne l'a pas connu ? Ou plutôt, n'a-t-il pas voulu donner à ses disciples l'exemple de la patience ? C'est pourquoi le Seigneur a visiblement délivré quelques-uns de ses serviteurs, tandis qu'il a laissé visiblement les autres au milieu de l'épreuve: pourtant, il les a tous délivrés spirituellement ; sous ce rapport, aucun n'a été abandonné. A en juger par l'apparence, il a semblé sauver ceux-ci et délaisser ceux-là ; et s'il en a sauvé, c'était afin qu'il ne fût pas possible de dire qu'il en était incapable. Il a donné des preuves de son pouvoir, afin que, quand il n'agit pas, tu saisisse ses intentions les moins apparentes, et que tu ne l'accuses pas d'incapacité. Mais quoi, mes frères ? Un jour viendra, où nous briserons toutes les chaînes de notre condition mortelle : alors finira le temps de l'épreuve ; alors sera écoulé le fleuve de ce siècle; alors nous récupérerons cette robe primitive, cette immortalité que nous avons perdue par le

1. Exod. VIII.— 2. Dan. III, 50.— 3. II Machab. VII.— 4. Hébr. XII, 6.

péché : notre corps corruptible se revêtira d'incorruptibilité, c'est-à-dire, notre chair, aujourd'hui sujette à la corruption, y échappera, et de mortelle qu'elle est maintenant, elle se revêtira d'immortalité (1); alors aussi, en cet endroit où il ne sera plus nécessaire d'être éprouvé et flagellé, toute créature reconnaîtra les parfaits enfants de Dieu ; alors aussi, tout nous sera soumis, pourvu que maintenant nous soyons nous-mêmes soumis à Dieu.

8. Le chrétien doit donc être ainsi disposé qu'il ne s'élève pas, dans un sentiment de vaine gloire, au-dessus des autres hommes. Dieu t'a fait la grâce d'être supérieur aux animaux, c'est-à-dire meilleur qu'eux : c'est naturel chez toi; tu seras toujours meilleur que la bête. Mais si tu veux surpasser les autres hommes, tu porteras toujours envie à ceux qui sembleront t'égaliser. Tu dois vouloir que tous les hommes soient tes égaux ; et si ta prudence l'emporte sur celle d'un autre, tu dois désirer qu'il soit lui-même prudent. Tant qu'il est peu instruit, il s'instruit à ton école : tant qu'il est ignorant, il a besoin de toi ; aussi, tu as l'air d'être le maître, et lui, le disciple ; et parce que tu l'instruis, tu es son supérieur ; et parce qu'il s'instruit auprès de toi, il est ton inférieur. A moins de désirer le voir ton égal, tu veux toujours l'avoir pour disciple ; et si tu veux toujours l'avoir pour disciple, tu seras un maître jaloux; et si tu es jaloux de lui, comment pourras-tu l'instruire ? Je t'en conjure, ne lui enseigne pas la jalousie. Ecoute l'Apôtre, il parle du fond des entrailles de la charité : « Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi (2) ». Comment pouvait-il vouloir que tous lui fussent égaux ? Il

se montrait supérieur à tous, par cela même que la charité le portait à désirer de les avoir tous pour égaux. L'homme a donc franchi les bornes ; celui que Dieu avait placé au-dessus de tous les êtres a voulu avoir davantage encore, puisqu'il a voulu se placer au-dessus des hommes. Voilà bien l'orgueil.

9. Et voyez les admirables oeuvres opérées par l'orgueil : il sait imiter la charité et agir presque comme elle, soyez-en bien convaincus. La charité nourrit celui qui a faim l'orgueil lui donne aussi des aliments ; la charité fait le bien pour la gloire de Dieu ; l'orgueil, pour sa propre gloire. La charité

1. I Cor. XV, 53, 54.— 2. Id. VII, 7.

revêt l'homme qui est nu, l'orgueil lui donne aussi des vêtements ; la charité jeûne, l'orgueil pareillement ; la charité ensevelit les morts, l'orgueil ne les laisse point privés de sépulture. L'orgueil se remue en face de toutes les bonnes oeuvres que veut faire et que fait la charité : il conduit, en quelque sorte, ses chevaux ; mais la charité est intérieure, elle ne laisse pas de place à l'orgueil mal inspiré : je ne dis pas, occupé à de mauvaises oeuvres, mais mal inspiré. Malheur à l'homme dont le cocher est l'orgueil ; il faut, de toute nécessité, qu'il tombe dans le précipice. Quand l'orgueil est le mobile des bonnes oeuvres, quelqu'un le sait-il ? Qui est-ce qui le voit ? A quel signe le reconnaître ? Nous voyons des oeuvres : la charité nourrit les pauvres, l'orgueil en fait autant ; la charité est hospitalière, l'orgueil aussi ; la charité s'entremet en faveur du pauvre, l'orgueil agit de même. Qu'est-ce à dire ? Nulle différence sensible entre toutes ces oeuvres. J'ose dire quelque chose, mais ce n'est pas de moi-même, car c'est Paul qui l'a dit : La charité meurt, ou, en d'autres termes, l'homme qui a la charité, confesse le nom du Christ et va au martyre; l'orgueil fait une confession pareille, et marche aussi au supplice : l'un a la charité, l'autre ne l'a pas. Pour celui qui n'a pas la charité, qu'il écoute ces paroles de l'Apôtre : « Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien (1) ». L'Écriture divine veut donc nous faire négliger la pompeuse apparence dont se revêtent ces oeuvres extérieures, et pénétrer jusqu'à leur nature intime : de ces dehors orgueilleux qui frappent les regards du public, elle veut nous faire passer à la réalité même des choses. Reviens à ta conscience, interroge-la. Ne t'arrête pas à considérer la fleur qui brille aux yeux, remarque la nature de la racine qui se trouve en terre. Est-ce la cupidité qui est enracinée dans ton coeur ? Ses oeuvres peuvent sembler bonnes, mais elles ne peuvent l'être réellement. Est-ce la charité ? Alors, sois tranquille; elle ne peut rien produire de mauvais. L'orgueilleux est flatteur, l'homme qui aime est sévère : le premier donne des vêtements, le second une correction ; celui-ci veut rendre meilleur, celui-là veut plaire. Les blessures

1. I Cor. XIII, 3.

faites par la charité sont plus profitables que l'aumône donnée par l'orgueil. Rentrez donc en vous-mêmes, mes frères, et, dans tout ce que vous faites, portez vos regards sur le Dieu qui vous voit ; et, puisqu'il vous voit, voyez vous-mêmes quels sont les mobiles secrets de vos actions. Si votre coeur ne vous accuse pas de vous conduire sous l'impression de la vaine gloire, c'est bien : soyez tranquilles. Toutefois, lorsque vous faites bien, ne craignez pas que les autres vous voient. Crains plutôt d'agir dans l'intention d'être louangé ; que les autres te voient, et qu'ils louent Dieu. Si, en effet, tu te dérobes aux regards de tes semblables, tu leur ôtes l'occasion de t'imiter, tu mets obstacle à ce que Dieu soit glorifié. Il en est deux auxquels tu fais l'aumône ; ils ont besoin l'un de pain, l'autre de justice. Entre ces deux hommes, qu'on peut également appeler du nom de faméliques, car il est dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (1) » ; entre ces deux faméliques, tu as été placé pour faire le bien ; si la charité est le principe de tes actions, tu prends pitié de l'un et de

l'autre, tu veux pourvoir aux besoins de tous les deux. Celui-ci cherche un morceau de pain qu'il puisse manger, celui-là, un exemple à imiter. Tu donnes du pain au premier, donne-toi au second ; ainsi, tu auras fait l'aumône à chacun d'eux : l'un te sera reconnaissant de ce que tu auras fait disparaître la faim qui le tourmentait: l'autre sera devenu l'imitateur de l'exemple que tu lui auras donné.

10. Comme hommes de miséricorde, ayez donc compassion d'autrui, car, par cela même que vous aimerez vos ennemis, vous aimerez vos frères. Ne vous imaginez pas que Jean ne vous ait rien commandé par rapport à l'amour de nos ennemis ; car il n'a point passé sous silence la charité fraternelle. Vous aimez des frères. Comment, diras-tu, aimons-nous en eux des frères ? Je me demande pour quel motif tu aimes un ennemi : pourquoi l'aimes-tu? Pour qu'il jouisse de la santé dans le cours de cette vie ? A quoi bon la santé, si elle ne lui est pas avantageuse ? Pour qu'il soit riche ? A quoi bon les richesses, si elles doivent l'aveugler ? Pour qu'il se marie ? A quoi bon une femme, si elle doit empoisonner son existence? Pour qu'il ait de la

1. Matth. V, 6.

222

famille ? A quoi bon des enfants, s'ils doivent être mauvais ? Ils sont donc incertains les avantages que tu sembles désirer à ton ennemi, en raison de l'affection que tu lui portes : oui, ils sont incertains. Souhaite-lui de partager avec toi le bonheur de la vie éternelle ; souhaite-lui d'être ton frère. Si l'amour, que tu as pour ton ennemi, te porte à désirer qu'il soit ton frère, tu aimes donc un frère en l'aimant. En lui, tu n'affectionnes pas ce qu'il y a, mais ce que tu voudrais y rencontrer. Si je ne me trompe, j'ai déjà proposé cette comparaison à votre charité : Un arbre vigoureux est déposé sur une place publique ; il vient d'être abattu, il est encore enveloppé de son écorce: en le voyant, un ouvrier habile l'aime ; j'ignore ce qu'il veut en faire. Mais l'ouvrier n'aime pas cet arbre en ce sens que celui-ci doit toujours rester le même. Il le voit tel qu'il sera quand il aura été travaillé, et non tel qu'il est dans ses affections : il aime ce qu'il deviendra, et non ce qu'il est présentement. C'est de la même manière que Dieu aime les pécheurs. Nous disons que Dieu a aimé les pécheurs, car il a dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades (1) ». Nous étions pécheurs ; nous a-t-il aimés en ce sens que nous devions persévérer dans le péché ? Nous étions comme . un arbre ramené de la forêt ; il était, lui, comme un ouvrier habile : il nous a vus, et il a pensé, non pas à ce que nous étions, mais à ce qu'il ferait de nous. Il en est ainsi de toi. Tu vois que ton ennemi te fait opposition, qu'il te fait du mal, qu'il te blesse par des propos piquants, qu'il t'accable d'affronts, et ,te poursuit de sa haine : à ces marques, tu reconnais qu'il est homme. Tu vois tous ces procédés haineux qui te viennent de l'homme, et, en même temps, tu aperçois en lui la créature de ton Dieu. En tant qu'homme créé, il est l'oeuvre de Dieu ; mais comme ton ennemi, il est l'auteur de ses iniques procédés : s'il te porte envie, il est responsable de ses actes. Que dis-tu en toi-même ? Seigneur, soyez indulgent à son égard, pardonnez-lui ses péchés , inspirez-lui la crainte, changez-le. En lui, tu n'affectionnes pas ce qui s'y trouve, mais ce que tu voudrais y rencontrer. Par conséquent, lorsque tu aimes un ennemi, tu aimes un frère. C'est pourquoi

1. Matth. IX, 12.

la charité parfaite consiste à aimer ses ennemis ; elle est comprise dans la charité fraternelle. Et que personne ne dise qu'à cet égard l'apôtre Jean nous a commandé moins, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a commandé davantage : Jean nous a donné le précepte d'aimer nos frères, et le Christ celui de chérir même nos ennemis (1). Remarque en quel sens le Christ t'a recommandé d'aimer tes ennemis. Est-ce en ce sens qu'ils doivent persévérer dans leur inimitié ? Si tu les aimes en ce sens, au lieu de les aimer, tu les détestes. Vois comment il les a lui-même affectionnés : il ne voulait pas les voir persévérer dans le péché. « Père », dit-il, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (2) ». Il désirait la conversion de ceux pour lesquels il demandait pardon : et ces pommes, dont il souhaitait la conversion, il a bien voulu, d'ennemis qu'ils étaient, en faire ses frères, et, en réalité, il les a rendus tels. Il a été mis à mort et enseveli . Il est ressuscité et monté au ciel ; il a envoyé l'Esprit-Saint à ses disciples : ils ont, avec confiance, commencé à prêcher son nom ; ils ont opéré des miracles au nom de Jésus crucifié et plis à mort. Ces miracles, les bourreaux du Sauveur les ont vus, et ceux qui, dans l'excès de leur fureur, avaient fait couler le sang du Christ, s'en sont abreuvés en croyant en lui.

11. En vous disant ceci, mes frères, j'ai été un peu long; néanmoins, il me fallait vous parler ainsi, puisque je devais recommander aussi chaleureusement que possible à votre charité la charité même. Si la charité est nulle en vous, nous avons perdu notre temps à parler; mais si vos âmes en sont embrasées, nous avons comme jeté l'huile sur le feu ; et peut-être nos paroles en ont-elles allumé la flamme dans des coeurs où elle ne brûlait pas. Chez les uns, la charité qui s'y trouvait a pris de l'accroissement; chez les autres, elle ne se trouvait pas, mais elle y a pris naissance. Nous vous avons donc tenu ce langage, afin que vous ne mettiez pas de lenteur à aimer vos ennemis. Un homme s'acharne-t-il contre toi? Il te fait du mal: prie pour lui ; il te déteste. use d'indulgence à son égard. Son coeur, brûlé par la fièvre de la haine, abhorre ta personne; il guérira et te sera reconnaissant. Comment les médecins aiment-

1. Matth. V, 44.— 2. Luc, XXIII, 34.

223

ils les malades? Les aiment-ils comme malades? S'ils les aimaient comme tels, ils voudraient les voir toujours tels. Si donc les médecins affectionnent les malades, c'est afin, non pas de les laisser dans leur infirmité, mais de leur rendre la santé. Combien, le plus souvent, ils ont à souffrir de la part des frénétiques? Quelles paroles injurieuses leur sont adressées? Presque toujours ils en reçoivent des mauvais traitements. Ils font la guerre à la fièvre de l'infirme, mais ils pardonnent à l'homme. Que dirai-je, mes frères? Aiment-ils leur ennemi? Loin de là : ils détestent leur ennemi, c'est-à-dire la maladie ; ils haïssent la maladie, et ils aiment l'homme qui les frappe; ils abhorrent la fièvre : car de qui, en réalité, reçoivent-ils des coups? De la maladie, de l'infirmité, de la fièvre. Ils font donc disparaître ce qui leur est opposé, pour ne laisser que ce qui leur vaudra de la reconnaissance. Agis de la même façon. Si ton ennemi te déteste et te déteste injustement, sache que la cupidité du siècle le domine et le porte à te haïr. En le haïssant toi-même, tu lui rends le mal pour le mal. Quel est le résultat de cette manière d'agir? Je pleurais le sort d'un seul malade, de celui qui te haïssait; maintenant, puisque tu lui rends haine pour haine, je gémiss sur le compte de deux infirmes. Mais il en veut à ta fortune; il t'enlève je ne sais quels biens, les biens de la terre; il t'accable de tourments en cette vie voilà pourquoi tu es indisposé contre lui. Ne te tourmente pas ainsi, élève-toi au-dessus de ce monde, jusqu'au ciel ; là, tu auras le coeur au large ; l'espérance de la vie éternelle te mettra à l'abri de n'importe quelle inquiétude. Fais attention à ce que t'enlève ton ennemi ; il ne le ferait

pas si celui « qui châtie quiconque devient son enfant », ne le permettait (1). Ton ennemi est aux mains de Dieu comme l'instrument de fer qui doit guérir tes plaies. Si Dieu sait qu'il est avantageux pour toi d'être dépouillé de tes biens, il le laisse te les enlever; s'il reconnaît comme utile pour toi que tu sois frappé, il le laisse te donner des coups; il se sert de lui pour te guérir ; désire donc que cet homme soit guéri à son tour.

12. «Jamais personne n'a vu Dieu». Voyez, mes très-chers: « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeurera en nous, et

1. Hébr. XII, 6.

son amour sera parfait en nous ». Commence d'aimer, tu arriveras à la perfection. As-tu commencé d'aimer? Dieu a commencé d'habiter en toi ; aime Celui qui a commencé d'habiter en toi, afin qu'il y établisse plus parfaitement sa demeure, et que, par là, il te rende parfait. « Si nous connaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, c'est qu'il nous a rendus participants de son Esprit ». Bien, grâce à Dieu. Nous savons qu'il habite en nous. Et comment même avons-nous appris que nous savons qu'il habite en nous? C'est que Jean nous a dit : « Il nous a rendus participants de son Esprit ». Comment savons-nous qu'il nous a fait entrer en participation de son Esprit? » Cela même, c'est-à-dire qu'il nous a rendus participants de son Esprit, qu'est-ce qui te l'apprend? Scrute les plus secrets replis de ton coeur; si la charité le remplit, tu as l'Esprit de Dieu. Comment savons-nous que tel est pour toi le moyen de connaître que l'Esprit de Dieu habite en toi ? Interroge l'apôtre Paul: « Parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos coeurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (1) ».

13. « Nous avons vu et nous rendons témoignage que le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde ». Vous tous qui êtes malades, rassurez-vous; un pareil médecin est venu en ce monde, et vous manqueriez de confiance? La maladie était grave, les plaies incurables, l'infirmité portée à ses dernières limites. Tu fais attention à la grandeur du mal, et tu oublies de remarquer la toute-puissance du médecin ? Tu t'abandonnes au désespoir? mais le médecin peut tout ; nous en avons pour témoins ceux qui, d'abord guéris par lui, ont ensuite prêché son nom ; ne l'oublie pas, néanmoins: ces hommes ont été guéris plutôt en espérance qu'en réalité; car ainsi s'exprime l'Apôtre : « Car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance (2) ». La foi a commencé notre guérison; elle s'achèvera au moment où « ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, et lorsque ce corps mortel sera revêtu d'immortalité (3) ». C'est là de l'espérance, et non de la réalité. Mais quiconque goûte les joies de l'espérance, possédera aussi celles de la réalité, et quiconque ne connaît pas les unes, ne connaîtra pas non plus les autres.

1. Rom. V, 5.— 2. Id. VIII, 24.— 3. II Cor. XV, 53, 54.

224

14. « Celui qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu ». Puissions-nous dire à quelques-uns seulement : « Celui qui confesse », non de bouche, mais de fait, non par ses paroles, mais par sa conduite. Il en est, en effet, beaucoup qui confessent de bouche et qui nient de fait. « Nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru ». Encore une fois, comment as-tu connu ? « Dieu est amour ». Jean l'avait déjà dit précédemment: il le répète encore. Il lui était impossible de te recommander la

charité d'une manière plus instante qu'en te disant qu'elle est Dieu. Peut-être aurais-tu fait peu de cas de ce don de Dieu. Mépriseras-tu Dieu lui-même? « Dieu est amour, et quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui ». Le contenant et le contenu habitent mutuellement l'un dans l'autre. Tu habites en Dieu, mais pour être contenu en lui; Dieu habite en toi, mais pour te contenir et t'empêcher de tomber: Toutefois, ne va pas croire que tu sois pour Dieu une maison, comme est pour toi la maison qui supporte ton corps; si celle-ci venait à manquer sous tes pieds, tu tomberais; retire-toi de Dieu, il restera debout. Il ne perd rien lorsque tu l'abandonnes, il ne récupère rien quand tu reviens à lui. Tu guéris sans lui procurer aucun avantage; tu te purifies, tu reprends des forces, tu te corriges. Il est remède pour le malade, règle de vie pour le méchant, lumière pour celui qui est plongé dans les ténèbres, demeure pour l'homme sans abri. Tu reçois donc tout de sa générosité. Ne t'imagines pas que Dieu se trouve avantagé en quoi que ce soit, lorsque tu viens à lui ; tu ne deviens pas même son serviteur. Parce que tu ne voudrais pas lui obéir, parce que tous les hommes lui refuseraient la soumission, Dieu manquerait-il pour cela de serviteurs?

Dieu n'a nul besoin de serviteurs, mais ses serviteurs ont besoin de lui. C'est pourquoi le Psalmiste s'est exprimé ainsi : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu ». Il est le vrai Seigneur. Et qu'ajoute le Prophète ? « Parce que vous n'avez pas besoin de mes biens (1) ». Tu as besoin du bien de ton serviteur; lui a besoin du tien, car il faut que tu le nourrisses; tu as besoin du sien, car il te faut son aide. Tu ne peux ni puiser à la fontaine, ni faire cuire ton eau, ni courir devant ton cheval, ni soigner ta monture. Tu le vois, tu as besoin du bien de ton serviteur, de ses services ; par conséquent, tu n'es pas maître dans la véritable acception du mot, puisque tu as besoin de ton inférieur. Celui-là est véritablement notre maître, qui ne nous demande rien; et malheur à nous si nous voulions nous passer de lui ! Il n'attend rien de nous, et il nous a cherchés lors même que nous ne le cherchions pas. Une de ses brebis s'était égarée, il l'a trouvée et joyeusement rapportée sur ses épaules (2). Cette brebis était-elle indispensable à son pasteur? ou plutôt le pasteur n'était-il pas nécessaire à cette brebis? Plus j'éprouve de plaisir à vous parler de la charité, moins je voudrais arriver au terme de cette Epître ; car nulle autre n'est plus entraînante à nous faire aimer la charité. Rien de plus doux à vous annoncer , rien de plus sain à vous communiquer, à condition néanmoins, que vous vivrez saintement et que vous établirez fortement en vous le don de Dieu. Ne vous montrez pas ingrats ; n'oubliez point cette grâce infinie du Dieu qui, ayant un Fils unique, n'a pas consenti à n'en avoir qu'un, et qui pour lui donner des frères, a bien voulu adopter d'autres enfants et les destiner à posséder avec lui la vie éternelle.

1. Ps. XV, 2. — 2. Luc, XV, 4, 5.